

et il se trouve que l'ami et collaborateur d'Amorny a deviné juste. Oui, rien n'est plus vrai, Mme Warton est la mère du capitaine George et la femme du bourreau Maxwell ! Tout d'abord la bonne dame essaye de nier la chose ; mais quand elle reconnaît son mari, le vrai, le seul, l'authentique Maxwell sous la jaquette bleue du matelot Bertram, elle n'hésite plus à le déclarer, oui, George est son fils, George est le fils du bourreau, et le successeur-né de la lugubre charge de son père ! Elle le dit, elle le signe pour sauver le matelot Bertram. Puis, voilà que tout à coup, ce même George, qu'elle croyait mort quand elle l'avait pour son fils, survit à une effroyable tempête pendant laquelle il a eu la chance véritablement exceptionnelle d'arracher à la mort le roi Jacques. Il se pourrait qu'un de ces jours notre jeune capitaine fût nommé baronnet en récompense de son dévouement. Hélas ! quand tout va bien à droite, tout craque à gauche, côté du cœur. Lady Hamilton est instruite de la sinistre généalogie de George ; et, pour sauver ce pauvre jeune homme qu'elle aime bien après tout, elle donne sa main au comte Amorny. Ici même, sans permettre au lecteur de se reposer au milieu de ces complications usées et archaisées, déclarons tout de suite que le fils Maxwell n'est pas le fils Maxwell ! George est un véritable Hamilton. M. Bouchardy nous l'affirme, il le jure sur l'autel... du souffleur. George est un véritable Hamilton, un Hamilton de bonne souche. Mais alors, comment se fait-il ?... Ah ! ceci mérite explication... Tâchons toutefois de ne pas nous embrouiller et de voir clair en ce dédale. Donc, le dernier duc d'Hamilton, quand il eut la tête tranchée, confia à son ami le bourreau Maxwell le dernier héritier de son nom, de sa pairie et de sa fortune ; justement, le bourreau avait un enfant qui était mort incognito dans l'interval, et voilà comment toute l'Angleterre fut trompée à cette substitution. Mais à cette heure où le roi Jacques Ier occupe le trône, il est temps que les époux Maxwell soient réhabilités dans l'opinion de leurs concitoyens. Plus de Maxwell ! mais hommage et respect à lady Hamilton, à lord duc d'Hamilton et au comte George d'Hamilton leur fils. Pour que ce changement à vue s'opère d'une façon légale et indiscutable, il ne nous manque plus que de tenir dans nos mains le testament du feu duc d'Hamilton. Cela n'embarrasse nullement l'auteur : un coquin, un bandit, un misérable, au demeurant le meilleur fils du monde et très-honnête homme, jadis attaché à la maison d'Hamilton et qui a passé la plus grande partie de sa vie en prison, possède le testament dans sa chaudière, et de ce pas il va le quérir. Ce qui fait qu'en fin de compte la vertu triomphe et le crime est puni... Un instant, vous comprenez sans M. Bouchardy. Est-ce que vous ne vous rappelez pas avoir vu au premier acte comment le sieur Jackson s'y est pris pour découvrir l'identité de don Maxwell ? Cet homme ou plutôt ce démon a fait fouiller la cabane du détenteur du testament ; on a trouvé l'acte de dernière volonté du duc d'Hamilton ; on l'apporte au comte Amorny, et pendant que Jackson tient la chandelle, Amorny brûle le papier précieux. Tout espoir est perdu... Eh bien, non, vous vous trompez, tout espoir n'est pas perdu. M. Bouchardy a rayé ces deux mots : *Plus d'espoir*, de sa poétique, comme Napoléon voulait que l'on rayât le mot *impossible* du dictionnaire. Avec cet honnête dramaturge, il ne faut jamais désespérer, pour peu que l'on ait en un coin du cœur le plus léger indice de vertu et d'honneur. Or, tout espoir serait perdu, en effet, si le duc d'Hamilton s'était borné à rédiger un seul testament ; mais le testateur, en homme prudent et prévoyant, a laissé un codicille ; un écrit bien et dument libellé selon le vœu de la loi anglaise est en la possession du roi Jacques, et lui-même, l'excellent monarque, il se fait lire cet acte terrible, ce codicille vengeur par le traître Amorny, sans oublier le *post-scriptum* : *Amorny est le bourreau de la reine Marie ! Tremblez, misérable Amorny, et allez recevoir de la main qui vous entraîne en prison le tardif, mais juste châtiement réservé à vos scélératesses. Pendant ce temps, nos jeunes gens se marient. Le drame leur devait bien cette satisfaction dernière. « Le vaisseau du matelot Bertram, dit M. Jules Janin, battu par quatre tempêtes, est arrivé à bon port ; seulement, on a trouvé que c'était un calme plat, comparé aux premiers orages, mêlés de grêle et de tonnerre, que l'auteur servait à son public. Evidemment le public s'attendait à d'autres nuages, à d'autres fureurs ; il a trouvé trop peu de bruit, trop peu de désordre ; il a trouvé que l'innocence ne criait pas assez haut sur sa roue, que les bandits ne marchaient pas à assez grandes enjambées dans leur crime. Ingrat public ! pour lui plaire à tout prix, vous mettez le poing sous le nez de la raison... Le public n'est pas content, que vous ne lui ayez cassé le nez, à cette vieille guenon de raison. » La critique du *Moniteur universel* est plus sévère ; il consacre à peine quelques lignes dédaigneuses à *Bertram le Matelot*, qui, sans avoir eu, tant s'en faut, la vogue du *Sommeur de Saint-Paul* et de *Lazare le Père*, n'en est pas moins un des bons ouvrages de M. Bouchardy. Malheureusement pour l'auteur, les ressources dont il dispose ne sont pas infinies, et le public, tout en rendant justice à une incontestable et surprenante habileté, se lasse à la fin de tous ces gros mystères qui n'en sont plus pour lui ; il crie : « Assez ! assez ! » en voyant que la roue du mélo-*

drame broie toujours la même victime et écartèle le même scénario. Ses goûts ont changé, à ce bon public, et il se trouve, hélas ! que l'auteur est resté le même. D'autre part, la critique évoque comme à plaisir trois spectres redoutables : *Gaspardo le Pêcheur*, le *Sommeur de Saint-Paul*, *Lazare le Père*, et montrant leurs plaies béantes et le sillon rouge de sang qu'ils ont tracé dans le champ du succès, elle crie sans cesse à M. Bouchardy : « Tu n'iras pas plus loin dans l'horrible ! » et cela est vrai.

BERTRAND s. m. (bèr-tran — du nom d'un singe, personnage d'une fable de La Fontaine). Homme roué et peu délicat sur les moyens, qui spéculé sur la bêtise d'autrui : Les *Bertrand de l'art*. 605 du code pénal sont *liés journellement, de leurs noms et de leurs personnes, à la vindicte de la justice, tandis que les Macaire, que cet article n'atteint pas, les Turcaret de Le Sage, les Mercadet de Balzac, les Giboyer d'Emile Augier, les Nois de l'époque, de Toussein, les Spéculateurs de Proudhon, les Manieurs d'argent d'Oscar de Vallée, etc., en sont quittes pour être livrés, anonymement et impersonnellement, aux raileries envenimées, quand ce n'est pas aux ovations bruyantes du parterre d'une salle de spectacle.* (Moreau-Christophe.)

BERTRAND (Pierre), cardinal, théologien et juriconsulte français, né à Annonay, mort à Avignon en 1349. Après avoir enseigné le droit à Avignon, Montpellier, Paris, etc., il embrassa l'état ecclésiastique, devint successivement doyen du chapitre de Puy-en-Velay, conseiller-clerc au parlement de Paris, chancelier de la reine de Bourgogne, évêque de Nevers, puis d'Autun, et enfin reçut du pape Jean XXII, en 1331, le chapeau de cardinal. Il est surtout connu par le rôle important qu'il joua, en 1329, aux conférences de Vincennes, présidées par le roi Philippe de Valois, et qui avaient pour objet de poser des limites à la juridiction ecclésiastique et de la restreindre. Dans la discussion qui eut lieu à ce sujet, Pierre de Cugnères, avocat du roi, attaqua vivement les empiètements du clergé en matière judiciaire. Pierre Bertrand défendit, avec une éloquence digne d'une meilleure cause, la parfaite compatibilité des juridictions ecclésiastique et civile entre les mains des prêtres, et exerça une grande influence sur l'assemblée. Bertrand a donné la relation de ces conférences sous le titre de : *Libellus adversus Petrum de Cugneris*, dont la meilleure édition est celle de 1731. On lui doit aussi : *Tractatus de origine jurisdictionis* (Paris, 1551).

BERTRAND ou **BERTRANDI** (Jean), cardinal et garde des sceaux, né en 1470, mort en 1560. Il fut d'abord capitoul de Toulouse, puis premier président du parlement de cette ville et ensuite du parlement de Paris. La faveur de Diane de Poitiers lui fit enfin obtenir la charge de garde des sceaux. Devenu veuf, il entra dans l'état ecclésiastique, devint bientôt évêque de Comings, puis archevêque de Sens et enfin cardinal, à la recommandation de Henri II. — Son neveu, Jean **BERTRAND**, mort en 1594, s'adonna à l'étude de la jurisprudence et devint premier président du parlement de Toulouse. On a de lui *De vitis jurisprutorum* (Toulouse, 1617), ouvrage plusieurs fois réimprimé.

BERTRAND (Étienne), juriconsulte français, né dans le Dauphiné, vivait au xvie siècle. Il se fixa à Carpentras, dans le comtat Venaissin, et composa des *Conseils* (1532, 6 vol. in-fol.), que le célèbre Dumoulin a annotés et dont il faisait le plus grand cas, parce que ses décisions étaient toujours basées sur la plus stricte équité et sur des raisons solides.

BERTRAND (Alexandre), mécanicien français, né à Paris vers le milieu du xviie siècle, mort en 1740. Directeur d'un théâtre de marionnettes, en 1699, il fit représenter une comédie par de petits enfants. Aussitôt, les comédiens du roi réclamèrent, et le théâtre de Bertrand fut démolí. Celui-ci continua l'exhibition de ses ingénieuses marionnettes jusqu'en 1697. A cette époque, les comédiens italiens ayant été expulsés de France, Bertrand, ainsi que les autres acteurs forains, crut pouvoir s'emparer de leur répertoire. Mais les comédiens français s'y opposèrent et firent défendre à Bertrand et consorts de jouer des pièces dialoguées. Les directeurs des spectacles de la foire eurent recours, pour éluder cette défense, aux scènes en monologue, à des écritures, etc. En même temps, avec ses marionnettes, Bertrand parodiait, de la façon la plus plaisante, le geste et le débit des acteurs du Théâtre-Français. Ces spirituelles facéties attirèrent beaucoup de monde devant le modeste théâtre de Bertrand, qui céda sous entreprise à son gendre, Bienfait, en 1712.

BERTRAND (Philippe), sculpteur, né à Paris en 1664, mort en 1724. On cite parmi ses œuvres la *Force et la Justice*, à Notre-Dame ; *Saint Sulpice*, aux Invalides, et son groupe en bronze de *L'Enlèvement d'Hélène*, qui le fit recevoir à l'Académie des beaux-arts.

BERTRAND (Jean-Baptiste), médecin français, né aux Marquises (Provence) en 1670, mort en 1752. Il exerça la médecine à Marseille en 1709, et montra un grand dévouement pendant les ravages que produisit une fièvre

contagieuse. Il se distingua encore pendant la peste de 1720, et n'échappa que par miracle aux atteintes de la terrible maladie, qui fit mourir presque tous les membres de sa famille. On a de lui : *Relation historique de la peste de Marseille* (1721) ; *Lettre sur le mouvement des muscles et sur les esprits animaux* ; *Réflexions sur le système de la trituration* ; *Dissertation sur l'air maritime*, etc.

BERTRAND (Thomas-Bernard), médecin, né à Paris en 1682, mort en 1761. Il fut successivement professeur de chirurgie (1724), de pharmacie (1738), médecin de l'Hôtel-Dieu et doyen de la Faculté de médecine en 1751. On a de lui, outre de nombreuses thèses en latin et des manuscrits restés inédits, une *Notice des hommes les plus célèbres de la Faculté de médecine*, depuis 1110 jusqu'en 1730 (Paris, 1778). — Son fils, Bernard-Nicolas **BERTRAND**, né en 1715, mort en 1780, suivit la même carrière et devint docteur régent de la Faculté de Paris. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont deux surtout sont estimés : *Éléments de physiologie* (Paris, 1756), et *De Partu viribus maternis absoluto* (1771).

BERTRAND (Jean), agronome suisse, né à Orbe en 1708, mort en 1777. Ses études terminées, il se rendit en Hollande, où il entra en relation avec plusieurs savants distingués de ce pays ; puis, de retour en Suisse, il devint successivement pasteur à Granson et dans sa ville natale, et fit paraître diverses traductions de l'anglais, notamment celles des *Nouveaux Sermons* de Tillotson, du *Voyage au Cap de Bonne-Espérance*, de Kolb (1741, 3 vol.) ; de *l'Amitié après la mort*, de mistress Rowe (1740), etc. En 1749, Bertrand commença à s'appliquer d'une façon toute particulière à l'agronomie, dont il étudia les procédés et les méthodes, en cherchant les moyens de les améliorer. Parmi les écrits qu'il a publiés sur ce sujet, nous citerons son *Essai sur l'esprit de la législation favorable à l'agriculture, à la population*, etc. (Berne, 1766) ; et ses *Éléments d'agriculture fondés sur les faits* (Berne, 1775).

BERTRAND (Elie), naturaliste suisse, frère du précédent, né en 1712, mort en 1790. Il fut ministre protestant à Berne, et membre des académies de Stockholm, Berlin, Florence et Lyon. Outre un volume de sermons et quelques ouvrages de théologie et de philosophie, on lui doit : *Mémoires sur la structure intérieure de la terre* (1752) ; *Mémoires pour servir à l'histoire des tremblements de terre de la Suisse* (1756) ; *Dictionnaire oryctologique ou Dictionnaire universel des fossiles propres et des fossiles accidentels* (1763, 2 vol.). On lui doit également des *Recherches sur les langues anciennes et modernes de la Suisse* (Genève, 1758) ; une traduction de la *Confession de foi des Églises réformées en Suisse*, de Bullinger (1760), etc.

BERTRAND (Philippe), ingénieur et géologue français, né près de Sens en 1730, mort en 1811. Il entra dans le génie civil, s'adonna d'une façon toute particulière à l'étude de la géologie ; devint, en 1769, ingénieur en chef de la Franche-Comté, et fut nommé, en 1787, inspecteur général des ponts et chaussées. Bertrand a exécuté le canal du Doubs à la Saône (1783-1790), et commencé, en 1790, celui du Rhône au Rhin, dont l'achèvement n'eut lieu qu'en 1832. S'était approprié, pour ces travaux, les idées et les plans proposés, dès 1770, par un officier du génie nommé Lachiche. Il a publié plusieurs écrits, parmi lesquels nous citerons : *Projet d'un canal de navigation pour joindre le Doubs à la Saône* (1777) ; *Système de navigation fluviale* (1793) ; *Nouveau système sur les granits, les schistes, les molasses, etc.* (1794) ; *Nouveaux principes de géologie* (1798), etc.

BERTRAND (Louis), mathématicien et géologue suisse, né à Genève en 1731, mort en 1812. Il fut le disciple et l'ami d'Euler et devint membre de l'Académie des sciences. Il remplaça Trembley dans la chaire que celui-ci occupait à Genève, et professa avec beaucoup de succès, jusqu'à ce que les troubles politiques le forcèrent à se retirer. On a de lui des *Éléments de géométrie* (1812) ; les *Renouvellements périodiques des continents terrestres* (1799), et d'autres ouvrages.

BERTRAND (Jean-Elie), théologien suisse, parent du précédent, né en 1737 à Neuchâtel, mort en 1779. Après avoir été premier pasteur de l'Eglise française à Berne, il fut appelé à professer les belles-lettres à l'Académie de Neuchâtel, où il termina sa vie. Elie Bertrand, qui s'était acquis une grande réputation de savoir, devint membre de l'Académie des sciences de Munich, ainsi que de la Société des curieux de la nature, et fut un des fondateurs de la Société typographique de Neuchâtel (1770). Outre plusieurs volumes de *Sermons* (1773 et 1776) et divers écrits théologiques, il a publié des éditions du *Voyage en Italie de Lalande* (1760), et des *Descriptions des arts et métiers* (Neuchâtel, 1771-1783, 10 vol. in-4°).

BERTRAND (Antoine-Marie), révolutionnaire, était négociant à Lyon, et fut nommé maire de cette ville en 1792. Disciple de Chabrier, il résista autant qu'il le put aux royalistes et aux fédéralistes, mais fut obligé de s'enfuir à Paris, où il devint influent aux Cordeliers. Persécuté pendant la réaction thermidorienne, il trempa dans la conspiration de Babeuf, et

fut condamné à mort par une commission militaire pour sa participation à l'attaque du camp de Grenelle (1796).

BERTRAND (l'abbé), astronome, né à Autun en 1755, mort en 1792. Il seconda les travaux aérostiques de Guyton de Morveau, réduisit les étoiles cataloguées par Mayer, et commença à en calculer les longitudes. Ayant obtenu la faveur d'accompagner d'Entrecasteaux, envoyé à la recherche de La Pérouse, il mourut au Cap de Bonne-Espérance, à la suite d'un accident. On a de lui : *Considérations sur les étoiles fixes* (1786) ; *Tables astronomiques à l'usage de l'observatoire de Dijon* (1786) ; des rapports, des mémoires, et un *Eloge de Guéneau, de Montbéliard*.

BERTRAND (Antoine-Henri), sculpteur français, né à Langres en 1759, mort dans la même ville en 1834. Il se forma à l'école de dessin de Dijon, sous la direction de F. Devosge, et fut envoyé comme pensionnaire à Rome, par les Etats de Bourgogne, en 1781. Il fut, en Italie, l'intime ami de Prudhon, et se lia avec Quatremère de Quincy et Canova. En 1796, il exécuta en Toscane le buste en marbre de Bonaparte. Il ne quitta l'Italie qu'en 1798, et revint se fixer à Langres. Les églises et le musée de cette ville possèdent quelques ouvrages de Bertrand. Le musée de Dijon a de lui plusieurs bonnes copies en marbre, exécutées en Italie, d'après l'antique, entre autres celles de la *Vénus de Médicis* et de la *Junon du Capitole*.

BERTRAND (Jean-Baptiste), grammairien et littérateur français, né à Cernay-lès-Reims en 1764, mort en 1830. Il appartenait à la congrégation des prêtres de l'Oratoire au moment où éclata la Révolution. A bout de ressources, il se rendit à Paris, et, après avoir occupé quelque temps un emploi à la bibliothèque du Louvre, il se fit correcteur d'imprimerie. Plus tard, Bertrand entra dans l'enseignement, professa successivement à Limoges et à Rennes (1803), établit dans cette dernière ville une librairie, mais ne tarda pas à s'y faire de nombreux ennemis par son humeur insouciant. Il revint alors à Paris, où il prit part à la correction et à la révision de divers ouvrages, ainsi que des articles de la *Biographie Michaud*, et il alla terminer sa vie à l'hospice de Sainte-Périne, à Chaillot. Ses principaux écrits ont été publiés sous le titre de *Dissertations grammaticales* (Paris, 1809, in-8°).

BERTRAND (Edme-Victor), général français, né à Gêrédot (Aube) en 1769, mort en 1814. Il fit les campagnes de 1792 et 1793 dans les armées du Nord ; il partit ensuite pour Saint-Domingue, où il se distingua par une belle défense de la ville du Cap. Il prit part, comme colonel, aux batailles de Lutzel et de Bautzen, et il enleva trois fois, à la tête de son régiment, une position défendue par des forces supérieures. Tant de bravoure fut récompensée par le grade de général de brigade ; mais il mourut des suites d'une blessure reçue à la bataille de Leipzig.

BERTRAND (Henri-Gratien, comte), grand maréchal du palais, compagnon d'exil de Napoléon, né à Châteauroux (Indre) en 1773, mort en 1844. Il prit part, comme garde national, à la défense des Tuileries, le 10 août 1792, se distingua par sa bravoure dans la campagne d'Égypte, devint aide de camp de Bonaparte, le suivit ensuite sur tous les champs de bataille, s'illustra à Austerlitz, à Friedland, à Wagram, en Russie, à Leipzig, ainsi que dans la campagne de France. Aussi dévoué que Duroc, il lui avait succédé dans la charge de grand maréchal du palais. Il accompagna l'empereur à l'île d'Elbe, puis à Sainte-Hélène, et ne revint en France qu'après avoir fermé les yeux à l'illustre captif. Une condamnation à mort prononcée contre lui par contumace, en 1816, fut annulée par Louis XVIII. Élu député de son département après 1830, il se fit remarquer, dans les rangs de la gauche, par ses votes en faveur de la liberté de la presse. Ses fils ont publié : *Campagnes d'Égypte et de Syrie, dictées par Napoléon, à Sainte-Hélène, au général Bertrand* (1847, 2 vol. in-8°). Les restes de ce général ont été inhumés aux Invalides, à côté du tombeau de l'empereur.

Le nom du général Bertrand est devenu en quelque sorte légendaire parmi le peuple ; du moins, il y est le symbole respecté de la fidélité au malheur et du plus noble dévouement.

BERTRAND (Michel), médecin français, né dans le Puy-de-Dôme vers 1775, mort en 1857. Après s'être fait recevoir docteur à Paris, il professa la physique et la chimie à l'école centrale du Puy-de-Dôme, fut nommé en 1807 médecin de l'Hôtel-Dieu de Clermont, et rempli depuis 1805 jusqu'à sa mort les fonctions d'inspecteur des eaux du Mont-Dore. On a de lui des *Recherches sur les propriétés chimiques et médicales de ces eaux* (1810). — Son fils, Pierre **BERTRAND**, né à Rochefort, dans le Puy-de-Dôme, s'est fait recevoir docteur en médecine à Paris en 1828. Il a été depuis lors professeur de chimie et de pharmacie à l'école préparatoire de Clermont, dont il a été nommé directeur. Il a publié, outre divers rapports, un *Voyage aux eaux des Pyrénées* (1839).

BERTRAND (Pierre-Jean-Baptiste), médecin français, né à Boulogne-sur-Mer en 1782, mort en 1844. Fils d'un chirurgien distingué, il était destiné à suivre la même carrière ; mais comme le collège de Boulogne avait été supprimé